

lentement le cours de la rivière sur un *radeau*. Leur conversation animée roulait sur les glorieuses campagnes de l'Empire et sur le temps passé. Cluny fut longtemps sur le tapis. Le doyen de la troupe était de cette ville ; après une longue conférence qui, dans son patois, m'intéressait plus que mon beau livre, je fus, je l'avoue, délicieusement consolé de bien des préjugés dont ces pauvres gens n'étaient pas responsables, quand le chef résuma solennellement la discussion en ces termes qu'il me semble entendre encore : « Tout de « même il n'y avait point de malheureux ; ils nourrissaient un « tiers de la ville ! » et s'il eût connu la gloire de Prud'hon, il eût pu ajouter : « et ils ne se refusaient à aucun sacrifice « quand il s'agissait de développer et produire au grand « jour de la célébrité le génie né sous le chaume. »

Cluny doit aux moines son existence et sa prospérité. Il faut bien que le voisinage du monastère ait été utile et bienfaisant pour devenir à lui seul le centre d'une agglomération aussi considérable. C'est que le travail et l'industrie trouvaient à l'ombre de ces tours sacrées, sécurité, instruction, honneur. Quant au soin des pauvres et des infirmes, interrogeons le moine Bernard, au chap. XIII de ses *Consuetudines cœnobii Cluniacensis*. Ce chapitre renferme l'office de l'aumônier.

L'aumônier recevait du grainetier tout ce qu'il fallait pour défrayer les pauvres, voyageurs ou autres. Tout ce qui restait sur la table, après le repas, de pain, de vin et de pitance, aussi bien que la dime des oblations faites à l'Église, était en outre, consacré à cet emploi. Et il y avait alors quatre cents moines également sobres et mortifiés à Cluny. Aux anniversaires des religieux de l'abbaye, une portion tout entière en pain, vin et pitance était servie à un pauvre. Lorsqu'on apprenait la mort de quelque membre de l'immense congrégation, pendant trente jours de suite on répétait la même charité.